

Dep 1171p

**D<sup>r</sup> ADRIEN BAYET**

de l'Académie de Médecine de Belgique

---

**UNE VISITE**

AUX

**Fouilles de Glozel**

---

(Extrait de la Revue « LE FLAMBEAU » du 1<sup>er</sup> novembre 1927.)



BRUXELLES

**RENÉ VAN SULPER**

213, rue de la Poste, 213

Téléphone 556.72

---

1927

130052

*Hommage de l'auteur*

**D<sup>r</sup> ADRIEN BAYET**  
de l'Académie de Médecine de Belgique

*R. Bayet*  
*23 Rue Meissonier*  
*Bruxelles*

---

## UNE VISITE

AUX

# Fouilles de Glozel

---

(Extrait de la Revue « LE FLAMBEAU » du 1<sup>er</sup> novembre 1927.)



BRUXELLES  
**RENÉ VAN SULPER**  
213, rue de la Poste, 213  
Téléphone 556.72

—  
1927

UNE VISITE  
AUX  
**FOUILLES DE GLOZEL**

---

**I. Le Musée et le Champ des Fouilles.**

J'ai visité Glozel, son champ de fouilles, son musée ; je l'ai fait avec tout le soin possible, connaissant les débats passionnés que les trouvailles qu'on y a faites ont soulevés, les doutes qu'ont suscités l'étrangeté et l'imprévu des objets exhumés. J'ai longuement conféré avec le Docteur Morlet, qui dirige ces fouilles.

Dans le débat scientifique qui a surgi et qui se complique d'un procès d'opinion publique, au moment où les controverses se heurtent avec le plus de véhémence et où l'inventeur de ces fouilles est attaqué avec une violence redoublée dans les Académies, dans certains journaux scientifiques, dans la presse quotidienne, je crois de mon devoir d'apporter ici mon témoignage, de venir dire ce que j'ai vu à Glozel et quelles sont les déductions que j'ai tirées de l'examen attentif du terrain des fouilles et des pièces rassemblées dans le petit musée de la ferme Fradin.

Toutes nos gravures sont extraites des articles que M. le Docteur Morlet a fait paraître dans le *Mercur de France*.

Je ne suis ni préhistorien ni archéologue, mais j'ai quelque peu couru le monde en regardant autour de moi. Or, il y a dans ce site de Glozel, *quand on l'a vu de ses yeux*, de telles évidences qu'un homme armé de son simple bon sens et lesté de quelques connaissances, peut les saisir en prise directe et les exposer même à un public non préparé.

Je profiterai de l'occasion pour essayer de dégager la portée provisoire des trouvailles faites jusqu'à ce jour et examiner, avec toute l'impartialité que comporte un sujet qui n'eût jamais dû sortir des étroites limites de la discussion scientifique, les objections que l'on a opposées aux affirmations de Monsieur le Docteur Morlet.

Ma tâche sera singulièrement facilitée par l'excellent article que Monsieur Tournour, conservateur à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, a fait paraître dans le dernier numéro du *Flambeau*, où il expose la position actuelle du débat, telle qu'elle résulte des articles publiés jusqu'ici et des discussions dans les sociétés savantes. Mon exposé y ajoutera la contribution d'un témoin oculaire, en donnant des impressions nées sur le terrain même.

C'est dans un pays ravissant que se trouve Glozel, à une vingtaine de kilomètres de Vichy; quand on y accède par la Limagne et par Thiers, on rencontre, après avoir longé les belles gorges de la Durolle, un pays vallonné, dernières ondulations du Plateau Central, couvert d'une végétation riche et variée et parcouru de rivières et de ruisseaux charmants. C'est au bord d'un de ces ruisseaux, la Vareille, affluent du Sichon, que se trouve le Champ des morts de Glozel. Il dépend d'une petite ferme située en contre-haut, la ferme des Fradin, qui se trouve elle-même faire partie d'un petit bloc de 5 ou 6 maisons; celui-ci constitue le hameau de Glozel, dépendant de la

commune de Ferrières-sur-Sichon. Ce n'est pas sans une curiosité vivement excitée que, quittant la grand'route de Ferrières à Vichy, je m'engage dans un petit chemin caillouteux, à l'argile grasse, qui conduit à la ferme. Celle-ci ressemble à nos petites fermes d'Ardennes ; sur une porte, un écriteau en bois avec le mot : « Musée ». Je sonne, on ouvre et me voilà dans la salle des collections. C'est une toute petite pièce, qu'au moyen de quelques planches, de quelques casiers, de quelques vitres, on a aménagée en salle d'exposition des objets trouvés. En dépit du défaut d'espace et du mobilier rudimentaire, le classement, au premier coup d'œil, s'y révèle très clair et au bout de peu d'instant, on se rend compte que l'on se trouve devant un ensemble d'un puissant intérêt scientifique et de quelque chose de jamais vu. C'est là une impression que l'on subit avant toute discussion. En arrivant à Glozel, j'étais au courant de toutes les objections, de tous les doutes soulevés, au courant des formelles accusations de truquage. J'arrivais indécis, réticent, sceptique... Eh bien ! en toute sincérité, rien de tous mes doutes n'empêcha que je ne ressentisse ce choc inexprimable qui vous surprend devant une révélation imprévue : ces rennes, ces harpons, ces galets gravés, tout ce néolithique ancien, et en même temps ces vases à tête sans bouche, tels qu'on les rencontre sur le site de Troie, c'était là une réunion au moins surprenante, un rapprochement inattendu d'horizons préhistoriques. Ajoutez à cela l'écriture sur les plaques d'argile, les idoles ithiphalliques à tête de mort, qui font soupçonner un plan intellectuel singulièrement élevé chez les populations qui les ont créées. Tout cela formait un ensemble émouvant, où la curiosité scientifique se mêlait à des sentiments plus complexes, celui de la trouvaille exceptionnelle, celui de voir s'ouvrir des chemins inexplorés.

Cette première impression passée, les objections et les

critiques se pressèrent à nouveau dans ma mémoire et je commençai l'examen, impartialement et de sens rassis.

M. Tourneur, dans son article du *Flambeau*, a excellemment décrit les différents objets trouvés à Glozel ; je n'en reprendrai la description que pour ceux qui sont essentiels au débat en cours et à la juste compréhension de ce qu'est l'importance des trouvailles.

Mais avant de le faire, je ne puis oublier que cet article est écrit pour le grand public et que, pour bien lui permettre de situer la station de Glozel dans la série des époques de la préhistoire, il est nécessaire de lui donner quelques notions élémentaires sur la chronologie relative de celles-ci.

L'âge de la pierre, auquel succède l'âge des métaux (cuivre, bronze, fer), ouvre la série.

Il se divise en deux grandes sections :

I. L'âge *paléolithique* (ou de la pierre ancienne) caractérisé par l'usage d'instruments de pierre simplement taillée par éclats.

II. L'âge *néolithique* (ou de la pierre nouvelle) caractérisé par l'usage d'instruments en pierre polie.

L'âge paléolithique se divise lui-même en deux sous-sections :

1<sup>o</sup>) Le *paléolithique ancien*, comprenant le chelléen, l'acheuléen, le moustérien, pendant lesquels l'outillage de la pierre fut des plus primitifs et où l'usage de l'os fut presque inconnu. Pour le sujet que nous traitons, cette période ne nous intéresse pas.

2<sup>o</sup>) Le *paléolithique récent*, pendant lequel l'outillage de pierre est plus varié, plus perfectionné et où l'usage de l'os prit une importance de plus en plus grande. C'est l'âge où apparaît, dans nos contrées, le renne, qui se multiplia au fur et à mesure des temps pour devenir bientôt l'animal caractéristique de cette période. Le paléolithique

récent se divise en aurignacien, solutréen, magdalénien. De ces trois périodes, c'est la magdalénienne qui nous intéresse le plus directement. C'est le temps où l'industrie de l'os atteint son acmé, le temps où le principal animal de chasse était le renne, où le climat était froid (celui des toundras de la Sibérie), les hommes vivant dans des cavernes ou sous des abris sous roche, le temps enfin d'une grande éclosion artistique qui s'atteste par des dessins d'animaux, des sculptures sur les parois des cavernes qu'ils habitaient et sur les objets en os qui servaient à leur usage.

C'est dans la vallée de la Vézère, aux Eyzies de Tayac, à la Madeleine, qu'on a recueilli les plus impressionnants témoignages de cette activité artistique extraordinaire chez des populations dont l'outillage était encore rudimentaire. L'existence de ces manifestations artistiques, se rattachant à des opérations magiques, la constatation de l'inhumation des morts, indiquent un niveau intellectuel incomparablement supérieur à celui de l'époque précédente et permet de soupçonner une vie qui se rapproche de celle de certaines peuplades primitives actuellement existantes. Notons qu'on a découvert, sur certains objets de cette époque, des signes alphabétiformes, rares à la vérité, qui font songer à un début d'écriture, encore qu'ils ne semblent guère dépasser le stade des marques de propriété.

Naguère, on admettait qu'entre l'époque paléolithique et l'époque néolithique, s'était écoulée une longue période pendant laquelle l'Europe était restée déserte. On trouvait souvent, en effet, entre les dépôts paléolithiques et les dépôts néolithiques, une couche stérile où ne se rencontrait aucun signe de l'existence ou de l'activité de l'homme. On admettait un *hiatus* dans la succession des peuplements humains de l'Europe. Il fallut bientôt reconnaître que cet hiatus tenait au défaut de nos connaissances et bientôt, sur certains points du moins,

il fut comblé en partie et la continuité rétablie entre les deux grandes périodes de l'âge de la pierre. Des civilisations antérieurement inconnues furent découvertes et il est probable que des fouilles plus étendues en révéleront d'autres encore. Les fouilles de Glozel, comme on le verra plus loin, semblent réaliser un de ces desiderata ; elles s'appuient d'une part sur le versant paléolithique et d'autre part sur le versant néolithique. Mais il en est d'autres encore : le tardenoisien, le campignien et l'azilien. Celui-ci est intéressant parce que, contemporain de la civilisation de Glozel, il a pour caractéristique principale des galets coloriés en rouge présentant, entre autres dessins, des caractères alphabétiques qu'on peut rapprocher d'une part de certains signes gravés sur des objets magdaléniens et d'autre part des lettres des plus anciennes écritures linéaires connues : créto-égéenne et mycénienne.

Après le paléolithique vient le *néolithique*, qui est beaucoup mieux connu et dont on peut voir l'outillage de pierre polie, les vases, les ustensiles dans tous les musées.

Voilà ce qu'il était essentiel de savoir pour bien comprendre la signification de Glozel.

Ceci dit, retournons à notre petit Musée.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne puis songer à passer en revue toutes les variétés de documents qui y sont réunis. Pour donner une idée de ce que signifient dans leur ensemble les fouilles de Glozel, il suffit de décrire les objets tout à fait caractéristiques du gisement et qui suffisent à le définir : certains outils de pierre et d'os, les gravures, les sculptures, les vases, les idoles et enfin les tablettes d'écriture. Je serai bref dans cette description, les gravures annexées au texte me dispensant d'une description détaillée.

1°) *Outillage de pierre et d'os.* Dans un casier et dans

une étagère vitrée, se trouvent réunis les objets caractéristiques de l'outillage.

Les objets en pierre sont de deux espèces : les uns en pierre taillée, les autres en pierre polie. On voit apparaître déjà ici le caractère mixte des trouvailles de Glozel, empiétant à la fois sur les deux grandes sections de l'âge de la pierre. Pour les outils en *pierre taillée*, ce sont des pointes en roche éruptive locale, éclatée et à peine retouchée, des perçoirs et des stylets, des pics, une pointe de flèche en roche volcanique et des silex de petite taille, souvent à peine retouchés. Tous ces objets sont d'une facture peu soignée ; il est difficile de les rapporter à un stade défini de la pierre taillée. Leur intérêt réside dans le fait représentant une survivance de cette période.

Les objets en *pierre polie* (néolithique) sont de deux espèces : les uns qui ont subi un polissage total et les autres, dont la surface était déjà usée par les forces naturelles, tels certains galets, ne portant que de simples traces d'usure par frottement. Parmi ces derniers, nous citerons des haches polies ne présentant qu'un début de polissage limité au tranchant et aux bords du galet ouvré. A côté d'elles, on a extrait une hache formée d'un galet entièrement poli. On a trouvé aussi des objets de parure (pendeloques, anneaux en schiste) polis.

Beaucoup de ces objets portaient des signes d'écriture.

L'*industrie de l'os*, dans laquelle nous comprenons le travail de la corne et de l'ivoire, semble bien, par la forme générale des objets et le choix des types, le résultat d'une tradition ancienne. Elle consiste en harpons (fig. 1), hameçons, aiguilles, poinçons, pointes de lances, sagaies, dents d'animaux perforées et ouvrées, épingles, spatules, lissoirs, boutons, plaquettes osseuses avec inscriptions, sabots de cervidés avec inscriptions et gravures. La quantité de ces objets est considérable. Tous sont nettement dans les traditions paléolithiques de l'Europe Occidentale, à part des nuances de détail qui sont com-

préhensibles, étant donné les différences de vie des populations, de leur milieu et probablement de leur race.

2<sup>o</sup>) *Gravures*. Nous parlerons ici surtout des dessins, en raison de leur importance, réservant les signes alphabétiques pour une description séparée. Les gravures se rencontrent sur des galets, sur des fragments de roche, sur des os. Elles rappellent avec évidence l'art des Magdaléniens, non pas le beau magdalénien que l'on

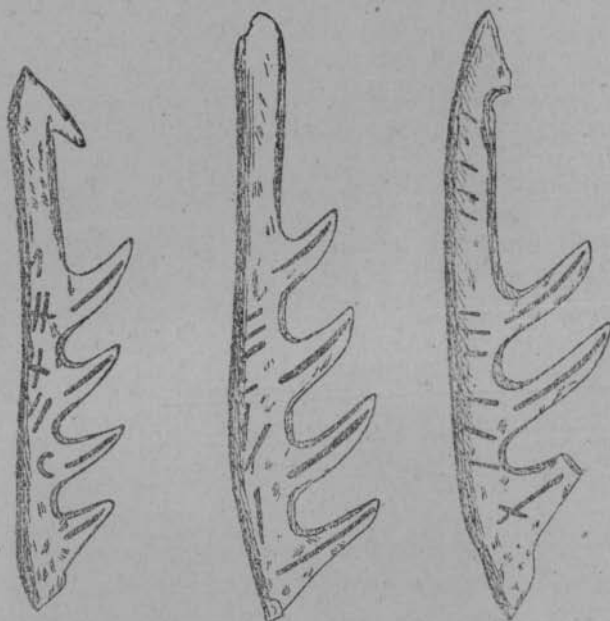


FIG. 1. — Harpons en os avec signes alphabétiques.

connaît par les sculptures et les gravures, sur ivoire ou sur bois de renne, ou par celles qui couvrent les parois des cavernes célèbres. Elles représentent, avec toutefois des différences marquées, un magdalénien dégénéré, un art en manifeste décadence. Evidemment, en comparant telle ou telle pièce de Glozel avec les belles productions de l'art magdalénien, ce sont les différences qui sautent

surtout aux yeux, et l'on serait tenté de les distinguer complètement l'une de l'autre, mais quand on considère l'ensemble de la production artistique des Glozéliens, on ne peut se soustraire à l'idée que cet art est un héritage direct des traditions magdaléniennes, peut-être le terme ultime d'un développement artistique qui a commencé bien avant le magdalénien, à l'aurignacien, qui a atteint son apogée avec l'art naturaliste de la Madeleine et s'est terminé par une période de décadence.

La pièce la plus intéressante est un galet de roche noire verdâtre représentant la figure d'un renne marchant, accompagné d'inscription alphabétiforme (fig. 2) (1).

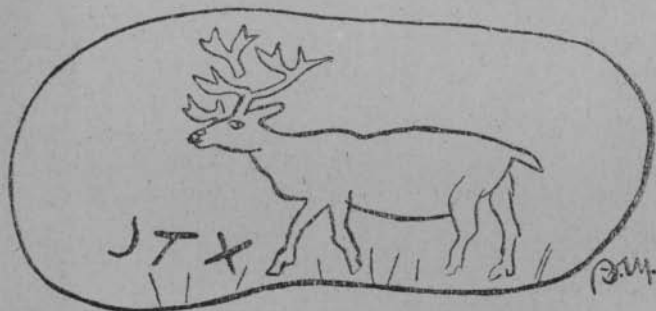


FIG. 2. — Galet avec renne marchant accompagné de signes alphabétiformes.

Un autre galet représente un cervidé allaitant son jeune, un cervidé suivi de deux faons (fig. 3) ; sur le côté opposé à la gravure est une inscription alphabétiforme profondément gravée. D'autres galets représentent des têtes de cervidés, mais sans caractères alphabétiformes ; certains autres figurent des chevaux ou même des bovidés. Enfin, sur une grande plaque de roche volcanique, on trouve la figuration d'un cervidé mort, un renne d'après l'aspect de sa ramure. Dans les trouvailles d'animaux,

(1) Il n'est pas au Musée, mais au domicile particulier du Dr Morlet

signalons encore deux femelles qui portent des ramures comme la femelle du renne (fig. 3).

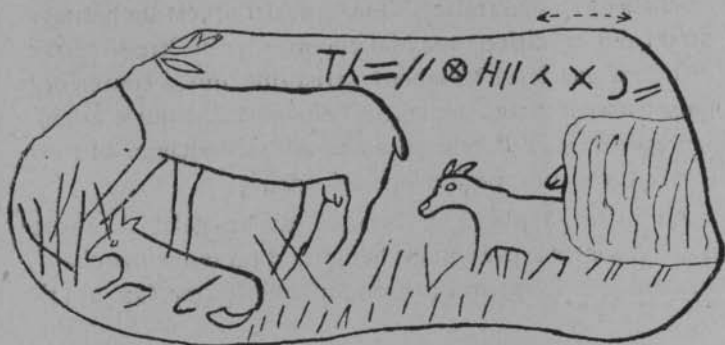


FIG. 3. — Galet avec cervidé femelle à ramure, suivi de ses faons.

3<sup>o</sup>) *Vases et idoles.* Au milieu des si curieuses trouvailles de Glozel, les vases et les idoles phalliques se distinguent par leur originalité. Quand on entre au musée de Glozel, ce sont ces vases que l'on aperçoit en premier lieu, alignant sur les planches d'une armoire leurs impressionnantes silhouettes de têtes de morts. Ils ont la forme générale d'un crâne, au front bombé, surélevé, couvrant comme un dôme deux grands yeux ronds, d'une expression ou scrutatrice ou menaçante, séparés par un nez droit généralement petit, qui ajoute à l'impression indéniable que l'on reçoit d'être devant une tête de mort. Sur ce masque funèbre, pas de trace de bouche (fig. 4). Ces vases, sont analogues à ceux que Schliemann a découvert dans le site d'Hissarlik.

L'absence si caractéristique de la bouche est interprétée par M. le Docteur Morlet comme le symbole du long silence qu'est la mort, caractère qui, pour les primitifs, distingue surtout le mort du vivant.

Par une dérivation dont les exemples sont fréquents, ces figures sans bouche passèrent des vases-crânes aux

vases ordinaires et plus tard aux idoles, comme nous allons le voir.

De toutes façons, par leur exécution plus primitive et par les caractères de la couche archéologique où elles furent trouvées à Glozel, couche à faciès nettement néolithique, ils sont incontestablement plus anciens que les vases troyens, dont ils peuvent être considérées comme les ancêtres. Ce sont là des caractères sur



FIG. 4. — Vase avec masque néolithique sans bouche.

lesquels nous aurons à revenir plus loin quand il s'agira de tirer les conclusions provisoires des fouilles de Glozel.

Et voici, dans une autre vitrine, les fameuses idoles figurant les organes sexuels de l'homme. Les idoles phalliques ne sont point rares ; mais celles-ci

sont uniques de leur espèce. Ce qui fait leur suprême originalité, c'est que, sur la face antérieure du scrotum, apparaît le masque aux yeux arrondis, sans bouche, le même que nous avons vu sur les vases funéraires ; et, sur certains d'entre eux, s'ajoutent les organes génitaux externes de la femme. Ces idoles, d'une quinzaine de centimètres de hauteur, faites en argile grossière, sont d'une interprétation difficile. La plus plausible consisterait à y voir l'association symbolique de l'image de la mort, figurée par le masque sans bouche, avec celle de la vie, représentée par les organes de la reproduction.

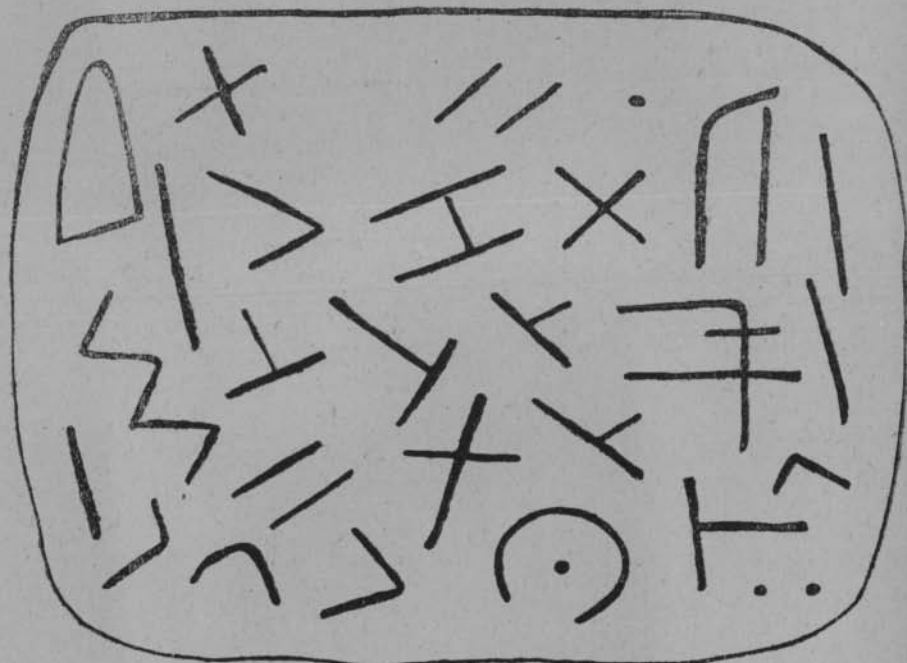


FIG. 5. — Tablette d'argile avec signes alphabétiques.

En tous cas, ce symbolisme (car c'en est un, de toute évidence) suggère l'idée d'une intelligence singulièrement compliquée déjà, sur un plan qui permet de soup-

çonner un pouvoir d'abstraction déjà considérable, qui rendrait plus explicable la possibilité de l'écriture dont nous allons parler maintenant.

4°) *Ecriture*. Passons à une autre vitrine, et nous tombons de surprises en surprises... Là, se trouvent les fameuses tablettes d'argile couvertes de signes d'écriture (fig. 5). Elles sont de dimensions assez grandes, ayant en moyenne 15 centimètres carrés ; deux d'entre elles ont jusqu'à 30 cm. de hauteur ; elles sont épaisses de 3,5 cm. environ. Ce ne sont pas les seuls objets exhumés qui portent des caractères alphabétiques : on en rencontre sur des galets, accompagnant ou non une gravure (fig. 6),

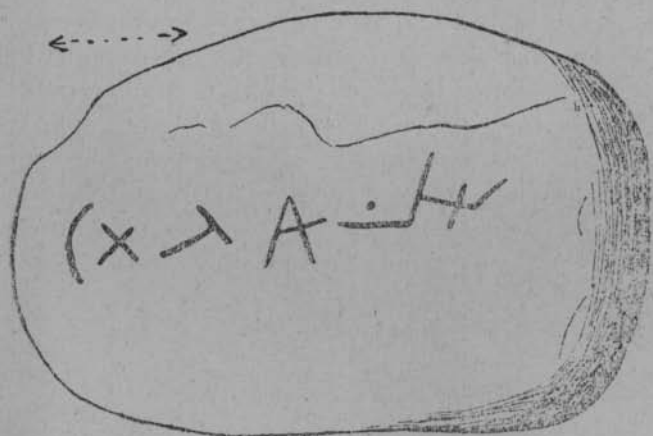


FIG. 6. — Galet avec signes alphabétiques.

sur des vases, sur des anneaux de schiste poli, sur des objets en os. Le nombre de ces plaques recueillies jusqu'aujourd'hui est considérable. L'ensemble de signes alphabétiques différents que l'on a isolés dépasse la centaine. Ils sont disposés en boustrophédon, c'est-à-dire que les lignes sont tracées alternativement de gauche à droite, puis de droite à gauche par retour sur elles-mêmes comme les bœufs au labour.

Il ne s'agit pas là d'un véritable alphabet, au sens où nous le comprenons généralement, le nombre des signes étant beaucoup trop élevé pour cela ; il ne s'agit probablement pas non plus d'un alphabet purement idéographique, c'est-à-dire composé de symboles graphiques représentant les choses ; pour cela, ils sont beaucoup trop peu nombreux. D'après l'analyse de certaines inscriptions et la considération du nombre de signes alphabétiformes déjà recueillis dans l'alphabet de Glozel, il est probable que celui-ci est constitué par un mélange de caractères idéographiques et syllabiques, comme on le constate aussi dans certains hiéroglyphes égyptiens. C'est donc une écriture déjà bien évoluée, puisqu'elle en est au stade de passage entre le système primitif d'écriture que constitue l'hiéroglyphe et l'alphabetisme, qui est le système que nous employons maintenant.

Nous reviendrons plus tard sur les déductions à tirer de l'étude de cet alphabet. Pour le moment, nous nous contentons de dire ce que nous avons vu dans le Musée et les premières réflexions que ce spectacle inattendu a fait naître en nous.

Je quitte le Musée pour me diriger vers le champ des fouilles, situé à deux cents mètres de la ferme. Celui-ci s'étend au bas d'un champ en forte pente où il forme une sorte de petite terrasse surélevée, dominant le ru de la Vareille par une pente assez brusque. Ce champ avait été déboisé il y a relativement peu de temps et c'est en le labourant que le jeune Emile Fradin mit au jour, le 1<sup>er</sup> mars 1924, deux petites briques à cupules qui retinrent son attention et lui firent découvrir une fosse ovale auprès de laquelle il trouva ensuite une brique à signes alphabétiformes. Le terrain des fouilles, recouvert d'une maigre végétation d'herbes et de quelques touffes de plantes vivaces, est délimité par quelques poteaux réunis par des fils de fer. On y pénètre par une petite porte de

fortune. On y voit du premier coup d'œil que, malgré son peu d'étendue, il n'a pas encore été complètement fouillé. Une grande tranchée est ouverte et ça et là des trous quadrangulaires, d'un à deux mètres de côté, indépendants de la tranchée. Certains de ces trous ont été creusés par le Docteur Morlet lui-même, d'autres par les savants qui sont venus faire des fouilles personnelles sous la direction du Docteur Morlet et qui, pour se mettre dans des conditions éloignant toute idée de supercherie, *ont choisi eux-mêmes, à la demande du Docteur Morlet, l'endroit du champ où ils désiraient creuser.* C'est ce qui explique l'aspect un peu dispersé des sondages. On distingue aussi l'emplacement de trois tombes. L'une de ces excavations est celle de la première tombe découverte, complètement saccagée par des fouilleurs pressés et inexpérimentés. Les deux autres tombes sont encore partiellement sous terre, les extrémités seules en sont dégagées, le Dr Morlet ayant désiré les conserver aussi intactes que possible pour les vérifications ultérieures. L'une de ces tombes a été explorée le 21 juin 1927 en présence de M. le commandant Espérandieu, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de M. Audollant, correspondant de l'Institut.

On distingue, dans toutes ces excavations, la même disposition de terrain, très facile à apprécier sur la coupe, qui se lit comme un livre ouvert. On y voit, en allant de haut en bas, une couche de terre végétale noirâtre d'environ 30 cm. d'épaisseur, puis, séparée par une ligne nette, une couche d'argile jaune. La couche archéologique, celle où l'on trouve en si grande abondance les documents préhistoriques est située à une profondeur de 25 cm. dans cette couche d'argile. Elle a une faible épaisseur et présente un aspect homogène sans stratification d'aucune espèce.

Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la séparation nette, continue, rectiligne de la couche végétale et de la

couche d'argile jaune. Elle est d'autant plus facile à constater que les couleurs en sont nettement tranchées. Puis, pour celui qui arrive au champ des fouilles connaissant les accusations de remaniement formulées, c'est l'impression très nette, évidente comme la vérité, que le gisement est intact, bien en place et vierge de tout remaniement. Cette impression, tous ceux qui ont foulé le champs des morts de Glozel, l'ont consignée dans leurs procès-verbaux (1).

Il nous reste à revenir sur l'aspect des deux tombes intactes. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'étroitesse de leurs extrémités découvertes. Dans l'une, les ouvertures ont environ 32 à 35 cm. de hauteur et une largeur de 31 cm. ; la seconde a des extrémités plus étroites encore, l'une d'elles a 26 cm. l'autre est une simple fente. Lors de la visite de la tombe, en présence de M. le commandant Espérandieu et de M. Audollent, il fallut déplacer les grosses pierres du pourtour de l'entrée pour pénétrer dans la

(1) Cet article était écrit quand j'ai eu connaissance du rapport des fouilles exécutées le 25 septembre 1927 par M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies, MM. le professeur Tairali, de l'Université de Jassy, directeur du Musée des Antiquités, Solignac, chef du service géologique de Tunisie, Vergné, conservateur du Musée de Villeneuve-sur-Lot. Ces quatre savants déclarent dans leur rapport que, dans la première tranchée qu'ils ont ouverte « il n'y avait aucun remaniement ou mélange de terre. Toutefois, ajoutent-ils, nous avons constaté dans cette terre argilo-sableuse deux galeries étroites, que nous avons attribuées, soit à des taupes, soit à des rats. L'exploration suivie et profonde de ces galeries n'a conduit à aucun objet ». Dans la seconde tranchée ouverte à un endroit choisi par eux « ils ont retrouvé la même stratigraphie que dans la première tranchée et la même virginité complète et absolue du terrain qui n'a subi aucun remaniement ». C'est dans cette tranchée qu'ils ont découvert, entre autres objets, « un hameçon en os à double pointe, semblable à ceux qu'on trouve dans les milieux paléolithiques ». Il présente un degré de fossilisation bien accusé. « Nous avons nettement constaté que ces objets étaient en place et que le terrain ne paraissait avoir subi aucun remaniement depuis l'époque où ces objets avaient été abandonnés dans cet endroit. »

Je fais remarquer qu'un des signataires du rapport, M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies et l'un des meilleurs fouilleurs de France est le savant désigné par le Gouvernement français pour surveiller les fouilles de Glozel depuis que celles-ci sont déclarées monument historique.

cavité et enlever l'important matériel funéraire qu'elle contenait.

J'insiste sur ces faibles dimensions. Nous aurons à y revenir plus tard.

Ce que les fouilles de Glozel ont mis au jour, c'est bien un *Champ des morts*, un lieu sacré où, autour de quelques tombes, les offrandes des vivants sont venues s'accumuler. J'ai pu voir en Nubie, en face du temple d'Abou-Simbel, une tombe dans un marabout, dont le sol était jonché d'une quantité considérable de petits vases, à destination nettement funéraire, que les fidèles y avaient apportés. Peut-être s'agit-il à Glozel de coutumes analogues? Cela expliquerait la profusion d'objets qu'on y a rencontrés.

C'est à cette circonstance d'être un champ des morts que les objets découverts à Glozel doivent d'avoir souvent un caractère votif et ne reflètent pas l'outillage qui a servi aux vivants. Il est probable que de nouvelles recherches permettront de découvrir, dans le voisinage du champ des morts, l'endroit où vivait la tribu de Glozel, et qu'on pourra aussi se faire une idée plus exacte de son genre de vie.

## II. — Importance et signification des fouilles de Glozel.

Dans une communication faite à l'Académie des Sciences de Paris, le 11 octobre 1926, M. Charles Depéret, faisant rapport sur l'étude géologique et archéologique du gisement de Glozel, concluait par ces mots :

« La découverte de Glozel est l'une des plus importantes qui aient été faites depuis longtemps dans la pré-histoire française et dans nos connaissances sur le développement intellectuel de l'humanité. » C'est là une conclusion à laquelle souscriront sans hésitation aucune tous ceux qui, ayant visité le site de Glozel, ont pu en apprécier l'incroyable richesse archéolo-

gique, l'imprévu des découvertes qu'on y a faites et la façon scientifique dont elles ont été conduites par M. le Docteur Morlet.

1<sup>o</sup>) Voyons maintenant la place qu'il convient d'assigner à la civilisation de Glazel dans la suite des temps préhistoriques. Ce serait une erreur de croire, en raison de l'originalité des trouvailles de Glazel, que la civilisation dont elles sont le témoin est apparue comme un fait isolé, sans attaches dans le temps avec les civilisations qui l'ont précédée et celles qui l'ont suivie, sans coexistence dans l'espace avec d'autres états de culture qui la rappellent par certains points. D'après le D<sup>r</sup> Morlet, elle dérive de la civilisation magdalénienne, elle est contemporaine de la période azilienne ; elle a eu une influence évidente sur les civilisations plus jeunes, apparues sur les bords de la Méditerranée.

Pour ses ascendances, nous pouvons nous en rendre compte, avec une évidence particulièrement probante, en considérant ses représentations d'animaux gravés. Incontestablement, c'est là un art qui, par l'impression générale qu'il donne, par l'abondance des pièces qui le représentent, évoque celui de la Madeleine, art de qualité inférieure, d'exécution moins soignée, mais d'inspiration équivalente : la représentation des animaux de chasse. Certes, les différences sont évidentes pour un préhistorien spécialisé, mais les ressemblances globales ne le sont pas moins.

L'outillage, dans son ensemble, fait, lui aussi, songer à un genre de civilisation rappelant l'époque magdalénienne : les harpons, certains silex taillés, tout nous fait souvenir de ce qu'ont révélé les riches dépôts du magdalénien. Cette filiation d'ensemble est évidente. Ajoutons à cela que les Glazéliens ont connu le renne au moment où on le croyait déjà disparu d'Europe ; ceux qui l'ont dessiné sur le galet de roche verte l'ont vu marcher

devant eux, comme l'atteste M. le D<sup>r</sup> A. Brinckman, directeur du Musée zoologique de Bergen. Le D<sup>r</sup> Morlet définit la situation de la période glozélienne en lui assignant nettement un versant donnant sur la paléolithique. L'autre versant est nettement néolithique. La civilisation représentée à Glozel aurait donc une position intermédiaire entre les deux grandes périodes de l'âge de la pierre et viendrait contribuer, avec l'azilien, le tardenoisien et le campignien, à combler le fameux hiatus qui naguère encore les séparait. Telle est l'opinion de M. le D<sup>r</sup> Morlet ; elle repose sur de nombreux et solides arguments. Celui qui considère sur place l'ensemble des découvertes de Glozel ne peut se défendre de reconnaître la haute vraisemblance de son point de vue ; mais la question n'est peut-être pas aussi simple, et il importe, par l'examen attentif des pièces, de procéder à une mise au point précise qui détermine la position exacte de la station dans la série des périodes de la préhistoire.

Nous en arrivons maintenant à l'écriture : ce qui frappe le plus celui qui examine l'ensemble des objets recueillis à Glozel, c'est la coexistence, dans le même niveau archéologique, d'objets qui rappellent le magdalénien et de nombreuses tablettes portant des signes d'écriture. C'est là un voisinage inattendu et c'est celui qui a fait se hérissier ceux qu'effarouche un fait nouveau. Mais le fait est là, indéniable. Il importe tout d'abord de le constater, quitte à en trouver plus tard l'explication. Ici encore, ce serait une erreur de croire que l'apparition en telle abondance, dans les fouilles de Glozel, d'une écriture déjà si fortement évoluée soit un phénomène isolé, né par une sorte de miracle, sans préparation aucune dans les temps qui l'ont précédé. On a, en effet, depuis longtemps, constaté dès l'époque magdalénienne, gravés sur des ossements de rennes, des signes alphabétiformes très évidents, dont deux pour le

moins se retrouvent dans l'alphabet de Glozel. D'autres ne s'y rencontrent pas, mais leur existence indique que déjà, à des époques de longtemps antérieures à celle de Glozel, l'homme avait cherché à fixer par des signes ce fait si délicat, si fugitif, qu'est une pensée. Dans une lettre récente, M. Cazedessus signale que le D<sup>r</sup> Capitan releva, sur une paroi à dessins magdaléniens de la caverne de Montespan-Ganties (fig. 7), des

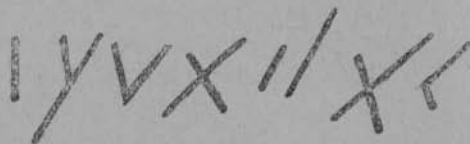


FIG. 7. — Inscription de la Grotte de Montespan.

caractères que je reproduis ici et qui ressemblent étonnamment à ceux de Glozel. Voilà pour les ascendances.

Pour la période contemporaine, on sait que les tribus du Mas d'Azyl avaient peint, sur leurs galets de schiste, des signes alphabétiformes dont l'on retrouve certains à l'époque magdalénienne.

Si nous envisageons maintenant les rapports de l'alphabet de Glozel avec les écritures des périodes plus récentes, notre surprise augmente encore. La comparaison de l'alphabet de Glozel avec ceux des anciennes civilisations périméditerranéennes (qui connaissaient déjà les métaux) nous révèle, en effet, que les signes de ceux-ci se retrouvent, avec des ressemblances étroites, allant jusqu'à l'identité, dans l'alphabet néolithique de Glozel. J'extraits des ouvrages de M. le D<sup>r</sup> Morlet une série comparative se rapportant au vieux cadméen (fig. 8). Il en est de même pour l'étrusque, l'ombrien, le latin archaïque, l'éolo-dorien, l'argien, l'ionien, le phénicien (fig. 9).

Partout les similitudes sont éclatantes et il faut s'incliner devant elles. Mais que signifient-elles au juste ?

Plusieurs hypothèses se présentent : la première, c'est que la tribu de Glozel serait venue des bords de la Méditerranée, apportant avec elle son écriture. Cette hypothèse ne tient pas debout ; les alphabets périméditerranéens sont composés, en effet, de signes alphabétiques véritables comme notre alphabet actuel ; ils sont donc composés de 20 à 30 signes au maximum. Or l'alphabet de Glozel a permis d'en isoler plus de cent. C'est dire qu'il n'a pas pu les puiser dans les 20 signes des alphabets périméditerranéens et que ce sont ceux-ci qui ont puisé les leurs dans une souche primitive, semblable à celle de Glozel, si elle ne se confond point avec elle. Comment se firent ces emprunts ? Se firent-ils directement à l'alphabet glozélien lui-même ? Furent-ils plutôt em-

Glozélien	Græc cadméen
△ A	△ A
7 ^ / /	7 ^ / /
△ A	△ A
7 E	7 E
Y Y	Y Y
I I	I I
H H	H H
⊕ ⊕	⊕ ⊕
Z Z	Z Z
K K	K K
L L	L L
M M	M M
N N	N N
⚡ ⚡	⚡ ⚡
O O	O O
7 S 7	7 S 7
N Y	N Y
φ φ	φ φ
R R	R R
M M	M M
T T	T T

FIG. 8. — Comparaison de l'alphabet cadméen avec les signes extraits de l'alphabet de Glozel.



TABIEAU COMPARATIF.

Glozelien	Eolo-dorien	Argien	Corinthien	Des lies	Ionien
Α	ΑΑΑΗ	Α	Α Α	ΑΑ Α	ΑΑ Α
.	.	Β	Σ Ζ Η	Β Β	Β Β
( ) > <	( ) >	.	.	Λ Λ Λ	Λ Λ Λ
Ρ Δ	.	.	< <	< <	Λ
Ε	Ε Ε Ε Ε	Ε	Δ Δ	Δ	Δ
Ζ Ζ Ζ	Ζ Ζ Ζ Ζ	Ζ	.	Ε Ε	Ε Ε Ε
Ι	Ι †	†	Φ Φ	Φ Φ	.
Η Η	Η Η Η	Ο	Υ Υ	Υ Υ Υ	Υ Υ
⊕ ○ ○ ⊙	⊕ ○ ○	○	.	.	✓
Ι †	Ι	Ι †	⊕ ⊕	⊕ Η Η	Η ⊕ Η
Κ	.	Κ	⊗ ⊕	⊕ ○ ⊗	○ ⊗ ⊕
Λ Λ Λ	Λ ✓	✓	Φ ⊕	Φ ⊕ Φ	⊕ ⊕
Μ Μ Μ	Μ Μ Μ	Μ	Ξ Ξ Ξ	Σ Σ Ι	Ι
Ν Ν	Ν Ν	Ν	.	.	.
Ο	.	.	+ Χ	Χ +	Χ Χ
Ρ Π Ρ	Ρ Ρ	Ρ	Λ	Λ	Λ Λ Λ
ϱ	.	.	Μ	Μ Μ	Μ
Ρ	Δ Δ ϱ	Δ ϱ	Ν Ν	Ν	Ν
Σ Σ Σ	Σ Σ Σ	Σ Σ	.	Σ Σ	Σ Σ Σ
Τ + Τ Υ Τ	Τ + † †	Υ †	Ξ	Ξ	.
Υ Υ	Υ ✓ Υ	✓	Ο	Ο Ο	Ο
Χ	.	.	.	.	.
Ο	⊕	.	.	.	.
ϱ	ϱ ϱ ϱ	ϱ	Ρ Ρ Ρ	Ρ Ρ Ρ Δ	Ρ Ρ Δ
Χ ↓	↓ ↓ Υ	.	Τ	Τ	Τ

pruntés à un alphabet intermédiaire déjà simplifié ? Autant de questions impossibles à résoudre à l'heure actuelle.

La trouvaille de Glozel est, en effet, encore trop isolée et ce serait devancer les faits que de vouloir lui donner une généralisation trop hâtive. L'ère géographique de l'alphabet glozélien se borne encore à un coin perdu du Massif Central. Il faut attendre. Il faut attendre aussi pour savoir quels furent les peuples qui prirent aux signes du néolithique les éléments de notre alphabet et les propagèrent. Il semble bien que ce furent les Phéniciens, si l'on se reporte à la comparaison des signes du plus vieil alphabet phénicien avec ceux de Glozel. Mais comment, et par quels intermédiaires encore inconnus ?

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'alphabet de Glozel est de beaucoup le plus ancien que l'on connaisse en Europe ; tous les autres ont été en usage alors que l'homme connaissait déjà le métal ; le glozélien, lui, est nettement néolithique, et peut-être plus ancien encore.

Ce n'est point une mince révélation que celle de l'antiquité prodigieuse de l'écriture, et c'est un moment pathétique pour l'humanité que celui où l'homme eut l'idée de fixer par des signes matériels l'immatérielle pensée. Ce n'est même point l'alphabet de Glozel qui marque ce moment solennel de l'évolution de l'humanité : l'alphabet de Glozel constitue, en effet, un stade déjà longuement évolué de l'écriture ; combien n'a-t-il pas fallu de siècles à partir des premiers tâtonnements, des timides essais, pour arriver à cet épanouissement ? Nous savons maintenant, à la lueur des découvertes de Glozel, que la fixation de la pensée remonte à un passé reculé, auprès duquel les hautes antiquités périméditerranéennes paraissent de l'histoire récente. Ce sont les néolithiques, et peut-être même les paléolithiques, qui les

premiers inventèrent l'écriture. On voit dans cette seule considération la surprenante portée des découvertes de Glozel, et l'on s'explique ainsi l'émotion que soulève dans le public, ordinairement indifférent aux questions scientifiques, l'annonce de ces extraordinaires trouvailles.

2<sup>o</sup>) La découverte de vases de faciès néolithique sans bouche n'est pas une des moindres surprises des fouilles de Glozel. Tout d'abord, c'est la première fois que l'on rencontre en série de ces faciès néolithiques surmontés d'un dôme arrondi rappelant le crâne humain, accentuant ainsi la destination funéraire de ces vases (fig. 4).

Mais ce qui ajoute à l'intérêt de cette trouvaille, c'est le fait que l'on ne rencontre des vases analogues *en grandes séries compactes* que sur le site de Troie, à partir de la deuxième ville. Schliemann avait cru à tort qu'ils représentaient une tête de chouette et se rattachaient au culte de Minerve. Il est incontestable, comme nous l'avons dit plus haut, que les vases à faciès néolithiques sans bouche de Glozel sont les ancêtres de ceux de Troie. Par quelle voie la transmission s'est-elle faite? On l'ignore encore. Y eut-il communication directe de Glozel à Hissarlik, ou bien emprunt par les tribus d'Hissarlik à une culture locale ayant un développement analogue à celui de Glozel? On l'ignore aussi. Ce qui donne à la découverte de ces vases à Glozel une signification inattendue, c'est le fait de les avoir trouvés dans la même couche que les objets indiquant une civilisation de type néolithique ancien. Le rapprochement de cet horizon préhistorique très ancien avec un horizon beaucoup plus récent où l'homme connaissait le métal d'une part, l'éloignement des deux sites d'autre part, sont des faits qui nécessiteront des recherches nouvelles, mais qui dès maintenant doivent donner à réfléchir.

Si l'on considère maintenant l'ensemble de ces découvertes faites à Glozel, et spécialement celle de l'alphabet et celle des vases à faciès néolithique sans bouche, et

qu'on le rapproche de ce que l'on sait des civilisations périméditerranéennes, de leur écriture et de leur céramique, il est impossible de se soustraire à la constatation que les théories anciennes sur l'origine de notre civilisation, sont, du fait des fouilles de Glozel, remises en question. On admettait naguère que notre civilisation occidentale avait son origine en Orient. « *Ex Oriente ars et litterae* » était le thème fondamental des historiens et des archéologues. Rares étaient les voix qui s'élevaient pour émettre des doutes et réclamer pour l'Occident le rôle qui était dévolu à l'Orient. S. Reinach fut un des promoteurs de cette idée. Et voilà que maintenant l'antériorité de l'alphabet de Glozel sur les alphabets périméditerranéens constitue une évidence ; d'autre part, la céramique si caractéristique de la ville de Troie trouve son prototype dans celle de Glozel, associée d'autre part à un outillage et à un art qui sont proches voisins du Magdalénien, céramique et art qui semblent bien autochtones, issus par une dérivation dont on connaît quelques étapes, du fond paléolithique de nos régions. Le courant de civilisation paraît devoir être renversé, et les fouilles de Glozel sembleraient démontrer, tout au moins provisoirement, que c'est dans un sens inverse qu'il s'est manifesté, de l'Occident à l'Orient. Mais il ne faut pas aller trop vite dans ces déductions. Y a-t-il eu une importation directe de la civilisation glozélienne vers la Méditerranée ? C'est possible, mais peu probable. Il est vraisemblable que cette civilisation, que nous ne connaissons que par un unique gisement, a eu une extension beaucoup plus grande, s'étendant sur de vastes aires de pays, et que c'est dans ce fond commun que chaque peuple périméditerranéen a puisé, selon ses besoins et ses aptitudes, ce qui lui paraissait le meilleur. De nouvelles fouilles nous montreront peut-être cette dispersion de la civilisation du type glozélien sur de vastes territoires et feront sortir les découvertes, limitées jusqu'ici à un point du

Massif Central, de l'isolement où elles sont encore et qui leur confère un cachet d'exceptionnelle étrangeté. Mais, dès maintenant, on peut affirmer que l'« *Ex Oriente ars et litteræ* » a subi un coup sensible et que nous devons reviser à fond les idées traditionnelles que nous avons sur les origines de nos civilisations occidentales.

Telles sont les déductions que l'on peut proposer à l'heure actuelle sur les fouilles de Glozel. Elles ont, comme toutes les découvertes de la préhistoire, un caractère provisoire; ce sont des déductions d'attente, à la merci d'une découverte nouvelle. Il importe de les mentionner toutefois, quelque défiance que l'on ait des généralisations hâtives, basées sur des faits trop peu nombreux. Ce sont des hypothèses, mais des hypothèses de travail. Un fait reste, qu'ont démontré les fouilles de Glozel : l'existence d'une civilisation très ancienne, apparentée d'une part à la civilisation magdalénienne dont elle semble une dérivation, et d'autre part aux civilisations archaïques du pourtour de la Méditerranée, civilisation étrange, en possession d'une écriture évoluée et d'une céramique, dont on retrouve la descendance chez les peuples de notre histoire la plus ancienne. Cela seul suffirait à montrer l'immense intérêt des fouilles de M. le D<sup>r</sup> Morlet.

### III. — Objections et critiques.

Arrivé à ce point de notre travail, une sorte d'amertume nous prend. C'est une joie très pure que d'exposer, en toute sérénité scientifique, des découvertes imprévues, intéressant l'émouvante histoire du progrès humain... On sent que le patrimoine de la science s'est enrichi de données généreuses, on est heureux de le dire et de faire partager aux autres cette sensation dilatante de l'élargissement du cercle des clartés au sein duquel nous vivons. Que n'est-il possible de s'en tenir à cette tâche de choix !

Hélas ! il faut redescendre de ces sommets d'où l'on voyait se dérouler des horizons plus vastes ; il faut en revenir aux querelles des hommes, au déchaînement de leurs passions et de leur soif de querelles.

La découverte de Glozel, en effet, a soulevé des discussions passionnées et violentes qui ont atteint leur plus haut degré de violence et d'acrimonie au moment où j'écris ces lignes. Je m'efforcerai d'en réduire, le plus que je le pourrai, le navrant exposé.

Je m'efforcerai de m'en tenir à l'examen objectif des méthodes scientifiques qui ont été employées dans les deux camps, laissant au lecteur le soin de juger où est la vérité, où est l'erreur. J'espère de la sorte rendre à la discussion l'allure scientifique dont elle n'eût jamais dû se départir.

Les objections faites aux découvertes de Glozel, les critiques, les mises au point provisoires, peuvent se classer sous trois groupes principaux :

1<sup>o</sup>) Dans le premier groupe, nous rencontrons les objections qui ont trait à l'authenticité du gisement. Certains de ceux qui les proposent déclarent que tous les objets qu'on y a exhumés sont faux ; d'autres, qu'ils sont en partie faux, en partie authentiques.

2<sup>o</sup>) Dans le deuxième groupe de contradicteurs se rangent ceux qui nient la signification que le D<sup>r</sup> Morlet attribue au gisement et lui donnent une signification toute différente.

3<sup>o</sup>) Dans le troisième groupe se rencontrent des savants qui, après avoir exploré le site de Glozel, ayant étudié sur place les objets qu'on en a exhumés, reconnaissent qu'il s'agit bien d'un gisement très ancien, appartenant réellement à la préhistoire, mais émettent certains doutes sur la place que leur assigne Monsieur le D<sup>r</sup> Morlet dans la succession des périodes de la préhistoire.

Nous allons passer successivement en revue ces trois groupes d'objections.

### 1<sup>o</sup> Objections relatives à l'authenticité du gisement.

Je commencerai par celles-ci, car elles sont les plus graves. Elles soulèvent en effet la question préalable. De plus, ce sont elles que le public connaît le mieux. Elles émanent surtout, dans leur forme la plus catégorique, d'un ingénieur, M. Vayson de Pradenne, qui déclare que tout le gisement de Glozel est faux. M. A. de Mortillet, dès la première annonce de la découverte, et sans avoir visité le site, s'est prononcé dans le même sens.

L'attitude de M. Vayson de Pradenne dans la question de l'authenticité des objets trouvés à Glozel a, dès le début, été empreinte d'un tel esprit d'hostilité agressive qu'elle a perdu tout titre à passer pour celle d'un contradicteur animé d'un pur esprit scientifique. Toutefois, comme ses allégations sont, avec les affirmations de M. Jullian, à la base de toute la campagne de dénigrement menée dans le monde scientifique et dans la presse contre les fouilles de Glozel, il faut bien nous y arrêter un peu, d'autant plus qu'elles ont trouvé un écho jusqu'au sein de l'Institut, où M. Dussaud a fait siennes les accusations formulées par M. Vayson de Pradenne.

M. Vayson de Pradenne a fouillé à Glozel, à un endroit qu'il a pu choisir lui-même ; la fouille a été infructueuse, ce qui arrive parfois ; elle l'a été d'autant plus sûrement que l'endroit choisi par M. Vayson de Pradenne, endroit que j'ai vu, avait été choisi un peu haut. Il affirme avoir constaté trois faits principaux qui ont éveillé ses soupçons : il aurait reconnu, au-dessus d'un objet, un canal d'introduction oblique, venant du front de taille ; il aurait constaté aussi que l'argile, au-dessus des objets, était plus meuble, moins tassée ; il aurait enfin cru voir que les tombes avaient été creusées à une époque toute récente.

Pour le premier point, il est au moins étrange que M. Vayson de Pradenne ait constaté une fraude aussi

évidente et qu'*aucun des savants qui ont assisté aux fouilles de M<sup>r</sup> le D<sup>r</sup> Morlet et qui en ont fait eux-mêmes ne s'en soient point aperçus*. Ils connaissaient cependant les accusations formulées, les suspicions publiées. Leur attention était en éveil. J'ajoute que tous étaient connus pour leur compétence en préhistoire et en archéologie : c'étaient M. S. Reinach, Espérandieu, membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Académie des Sciences ; Viennot, professeur de géologie à la Sorbonne ; le professeur Loth, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; Arcelin, président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de préhistoire ; Bjorn, directeur du Musée archéologique d'Oslo ; Mayet, professeur à l'Université de Lyon ; Mendès-Correa, professeur d'archéologie à l'Université de Porto, et aucun de ces savants habitués aux fouilles, venus spécialement pour vérifier l'authenticité de ces fouilles, n'aurait aperçu les fautes grossières que seul M. Vayson de Pradenne aurait constatées ! Ce serait folie de le croire.

Si cet argument, à lui seul, ne suffisait pas pour montrer combien est fausse et tendancieuse l'assertion de M. Vayson de Pradenne, un autre suffirait à la réduire à néant. Le nombre des objets exhumés à Glozel se monte à un millier. Parmi ceux-ci, il en est de volumineux, comme les briques à caractères alphabétiques, les vases, les idoles. De plus, ces deux derniers sont d'une extrême fragilité. Pour introduire cette masse d'objets dans la terre compacte et uniformément tassée d'un gisement de dimensions assez faibles, il eût fallu transformer celui-ci en écumoire ! Ces mille trajets d'introduction, dans un terrain où tout dérangement se lit comme dans un livre ouvert, auraient échappé à la perspicacité avertie des fouilleurs dont je viens de donner la liste ! On croit rêver en entendant de pareilles absurdités ! Et

ce sont elles cependant qui ont trouvé un écho à l'Institut et dans la presse.

Ceci suffirait pour faire justice des assertions de M. Vayson de Pradenne. Mais il est préférable d'aller jusqu'au bout.

Le fait que l'argile était moins tassée autour des objets enfouis a éveillé les suspicions de M. Vayson de Pradenne. Or, M. Butavand, ingénieur en chef des ponts et chaussées, étudiant la distribution des terres dans un massif de terre cohérente, déclare qu'il est connu que, lorsqu'il s'y trouve un corps dur, il se produit à la surface de séparation un vide ou un espace où la désagrégation du milieu se fait. Le fait constaté à Glozel, dit M. Butavand, n'a rien d'anormal. Il est conforme aux observations de la pratique et aux résultats de la théorie. C'est plutôt son absence, et non sa présence, qui pourrait être considérée comme un cas de suspicion.

Quant à l'accusation que les tombes souterraines ont pu être faites d'une façon frauduleuse et creusées en tunnel, il suffit d'avoir considéré une fois l'étroitesse de leur ouverture, pour être convaincu que cette accusation n'a aucune espèce de vraisemblance.

M. Butavand en a fait justice en montrant que le plus habile mineur ne s'en tirerait pas, et il conclut que les considérations techniques sont, sur ce point, d'accord avec les indications du simple bon sens : l'authenticité des tombes pour lui est indiscutable ; j'ajoute qu'elle ne peut faire le moindre doute pour tous ceux qui y ont jeté un simple coup d'œil.

J'ai hâte d'en finir avec l'examen de ces objections qu'aucun esprit non prévenu ne peut accepter, pour signaler un fait plus grave. C'est que ces accusations ont été reprises par un membre de l'Institut, M. Dussaud. M. Dussaud n'a pas hésité à lancer, au comité secret de l'Institut, une accusation formelle de truquage contre les inventeurs de Glozel, accusant de faux tous les objets

mis à jour. Nous sommes renseignés à ce sujet par la presse quotidienne. Le *Journal* du 18 septembre en publie un long résumé, parfois textuel, dit M. Salomon Reinach qui assistait à la séance. J'ai ce résumé sous les yeux ; il est difficile d'imaginer pareil ramassis de pauvretés, de ragots ; mais ce qui leur donne une déplorable signification, c'est le fait que les accusations, dont M. Dussaud ne pouvait se dissimuler le retentissement qu'elles auraient dans la presse, ont été lancées sans que M. Dussaud ait examiné Glozel autrement que d'une façon clandestine, sans qu'il ait fait une fouille, sans qu'il ait examiné à loisir les pièces du Musée, sans qu'il ait demandé sur place des explications au D<sup>r</sup> Morlet. Ce sont là des procédés inadmissibles de discussion scientifique.

J'ai dit que je m'occuperais principalement de l'examen des méthodes de critique employées. C'est le moment de le faire. M. Dussaud, n'est, en effet, pas le seul qui critique les fouilles de Glozel sans les avoir examinées sérieusement. Les principaux adversaires du D<sup>r</sup> Morlet, ceux qui n'hésitent pas à lancer ces graves accusations de truquage total ou partiel de la station, MM. le professeur Jullian, A. de Mortillet, le comte Begouen, *n'ont jamais mis les pieds à Glozel*. C'est à peine croyable et l'on ne saurait protester avec trop d'énergie contre pareils procédés scientifiques. L'on assiste à l'heure actuelle à un spectacle incroyable : d'un côté, *tous* les savants, sauf M. Vayson de Pradenne, qui ont examiné le site de Glozel, déclarent que le site et les objets qu'on en exhume sont authentiques ; en face d'eux, ceux qui déclarent le gisement totalement ou partiellement truqué et dont aucun, exception faite pour la visite clandestine de M. Dussaud et pour celle de M. Vayson de Pradenne, *n'a mis les pieds à Glozel ni vu les pièces exhumées*. Et l'on hésite ! C'est à douter du bon sens humain !

A côté de cette façon de faire, voyons maintenant

comment M. le D<sup>r</sup> Morlet, dont l'honnêteté ne peut faire doute un seul instant, procède pour faire vérifier ses fouilles. Il demande à ceux qui vont procéder aux vérifications de *choisir eux-mêmes, dans la partie inexplorée du champ des fouilles, l'endroit qu'ils désirent fouiller. C'est dans ces conditions que tous ces savants, rompus à la technique des fouilles, ont exhumé les objets du gisement, outils, briques avec signes alphabétiques, idoles, etc. Il les ont exhumés de leurs mains, sans que le D<sup>r</sup> Morlet soit intervenu dans leur travail de recherches.*

Peut-on demander plus et mieux ? Tous les hommes de science dont j'ai donné l'énumération ont procédé de la sorte et l'ont consigné dans leurs rapports. Tous ont considéré que *ce libre choix de l'endroit à fouiller* conférait à ces fouilles les garanties scientifiques souhaitables, et le simple bon sens, encore une fois, est de leur côté.

Je n'ignore pas que quelques points ne sont pas encore élucidés (comment le seraient-ils, puisqu'on s'est plus jusqu'ici attaché aux discussions qu'à l'examen des objets découverts par le D<sup>r</sup> Morlet ?). Je vise spécialement le fait qu'alors que certains petits objets en os sont fossilisés, d'autres le sont moins, et, de ce fait, paraissent récents. Ce phénomène n'est, du reste, pas sans exemple ; il a été signalé notamment à Prédmost pour une sagaie à base fourchue et dans la grotte-tunnel de Kulna pour les os travaillés. Si je parle de ces faits, c'est parce qu'ils pourraient suggérer l'idée d'une introduction frauduleuse de petits objets, introduction due à une personne intéressée ou malveillante. Comme on le voit, ce sont là de simples mises au point à faire. Je ne les cite que pour être complet.

Quant à l'imputation que les objets qui remplissent le Musée de Glozel auraient pu être fabriqués, c'est une supposition dont un simple coup d'œil sur la collection montre l'absurdité. Comme le dit excellemment Monsieur le Professeur Loth : « Celui qui aurait réalisé ce tour

de force serait non seulement le plus prodigieux artiste, mais encore le plus étonnant des préhistoriens. Il aurait gravé, avec une pointe, sur des galets, un renne marchant, un renne avec son faon, des caractères qui figurent sur des objets de l'époque du renne, une foule d'objets d'os dont plusieurs figurent à la fin du quaternaire ; des outils en pierre à tranchant poli, des poteries dont on ne trouve guère d'exemplaires en Troade, etc... etc... ».

« Emettre une pareille hypothèse, ajoute le Professeur Loth, est le comble de l'aberration et un défi au sens commun. »

Et, ajouterai-je, c'est un jeune fermier, âgé d'une vingtaine d'années, qu'ouvertement ou non, on soupçonne de ces fraudes, que pas un savant au monde ne serait capable de réaliser !

De toute évidence, la cause est jugée : les trouvailles de Glozel sont authentiques.

## **2<sup>o</sup> Objections relatives à l'interprétation du gisement.**

La plus importante, celle que le public connaît le mieux, est celle de M. le Professeur Jullian, connu pour sa magistrale Histoire des Gaules, qui interprète la trouvaille de Glozel comme un dépôt de magie, un bric-à-brac de sorcière, datant du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne ; l'écriture, selon lui, serait une cursive latine. Il a réussi à donner la transcription de quelques-unes des inscriptions. Je ne saurais, faute de compétence, entrer dans une discussion d'épigraphie latine ; je me borne à constater que des épigraphistes tels que les Cagnat, les Espérandieu, les Audollent, les Eitrem se sont prononcés contre la thèse latine qui, d'une façon générale, a été accueillie avec scepticisme ou avec un respectueux silence ; seul, le comte Bégouen, un adversaire irréconciliable du D<sup>r</sup> Morlet, et qui n'est point épigraphiste, penche pour la thèse du Professeur Jullian. Celle-ci,

indépendamment des opinions des érudits cités, a contre elle, avant tout, les affirmations catégoriques des préhistoriens qui *tous* (je parle de ceux qui ont visité le site) déclarent qu'ils se trouvent en présence d'un gisement néolithique, par conséquent bien antérieur à l'ère chrétienne, bien antérieur à la fondation de Rome. D'autre part, dans ce soi-disant dépôt de sorcière romaine, si férue d'objets néolithiques, l'on n'a trouvé ni un tesson, ni un outil, ni une monnaie qui rappellent Rome et le temps où la sorcière aurait vécu ! On n'y a pas même trouvé un vestige de métal..., rien qui puisse, de près ou de loin, évoquer une origine romaine.

J'ai lu le travail où M. le Professeur Jullian donne la traduction de quelques-unes de ces inscriptions sur argile, qui seraient des formules incantatoires de sorcière (envoûtement, nouage d'aiguillettes) ; j'ai été stupéfié par la science déployée pour arriver à ce plus que problématique déchiffrement. Quelle pitié que de voir tant de connaissances gaspillées à une tâche dont la base est défectueuse ! Car les documents sur lesquels M. Jullian a travaillé ne sont pas conformes aux originaux *qu'il n'a jamais vus*. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les copies qu'il en a données avec les lettres telles qu'elles sont sur les tablettes d'argile.

Et puis M. Jullian, en considérant l'écriture comme du latin cursif, admet implicitement que les lettres qui composent ce latin font partie d'un véritable alphabet, analogue au nôtre, donc n'ayant pas plus d'une trentaine de lettres au maximum. Que fait-il dès lors de la centaine d'autres signes qui composent l'alphabet de Glazel ?

Et l'on se demande : Comment M. Jullian, dont la science est, à juste titre, reconnue et admirée, a-t-il pu se tromper de la sorte, de l'avis presque unanime ? D'une façon bien simple : en *s'écartant des principes élémentaires de la critique scientifique*. M. le Professeur Jullian n'est, en effet, *jamais venu à Glazel*. Il a travaillé

sur des photographies ; cela lui a valu, pour une des plaques qu'il a traduites, la mésaventure de prendre pour une partie de lettre, une fente qui s'était produite par la dessiccation de l'argile. De plus, M. Jullian a oublié que, lorsqu'on veut déterminer un niveau préhistorique, il faut voir *l'ensemble des objets trouvés dans ce niveau*. S'il avait agi de la sorte, il aurait compris qu'une sorcière romaine n'aurait pu réunir dans son attirail de magie un millier d'objets, qui tous ont un cachet préhistorique marqué, des rennes, des harpons, des pointes de sagaie, des vases analogues à ceux de Troie, dont la fragilité aurait empêché le transport. Les preuves de l'erreur de M. Jullian sont là, à Glozel, criantes et ce ne sont pas ses hasardeuses transcriptions, faites sur documents infidèlement reproduits, qui prévaudront contre l'évidence de l'ancienneté du site.

### 3° Objections relatives à l'âge du gisement.

Nous en arrivons maintenant aux objections qui émanent d'un groupe de chercheurs qui, ayant visité Glozel, discutent la portée des trouvailles et cherchent à leur assigner la place exacte qu'elles doivent occuper dans la suite des temps préhistoriques. Une fois Glozel bien admis, ce sera là la partie vraiment intéressante du travail futur. Jusqu'ici, la bataille pour les questions d'authenticité a fait perdre un temps précieux et a primé l'intérêt véritable des fouilles. On s'est plus préoccupé de cette question que d'étudier les fouilles elles-mêmes. Maintenant que ce débat est sur le point d'être résolu, on va enfin pouvoir se mettre à une besogne véritablement utile. Il y aura de l'ouvrage à foison ; les fouilles de Glozel sont tellement intéressantes et imprévues que ce n'est pas dans vingt ans qu'on en aura épuisé l'intérêt.

Une mise au point est dès maintenant nécessaire. Il est bien évident que le D<sup>r</sup> Morlet, se trouvant mis brusque-

ment devant les multiples problèmes qu'ont suscité ses nombreuses et déconcertantes trouvailles, a dû se contenter de proposer les solutions qui lui paraissaient les meilleures, sans s'illusionner sur la nécessité de procéder ultérieurement à une mise au point plus précise. Il a dit ce qu'il voyait et comment il interprétait ses trouvailles. Il l'a fait en toute conscience scientifique, faisant appel à la critique honnête et sans parti pris. Celle-ci lui est venue ; dans certains cas, elle est restée réticente et sourdement hostile. Mais qu'importe, le temps finira bien par apaiser les derniers remous.

C'est sur l'âge du gisement qu'ont surtout porté les critiques ; nous ne les mentionnerons pas toutes, car certaines d'entre elles sont vraiment sans intérêt. Telles sont celles qui font remonter la période de Glozel à l'âge du bronze ou du fer. Le seul fait que jamais, dans les fouilles, on n'ait trouvé de métal suffit à faire rejeter ces opinions sans base. Le travail le plus important à ce point de vue est celui de l'Abbé Breuil, paru dans l'*Anthropologie*. La haute compétence de son auteur lui donne un poids particulier. Pour lui, la station de Glozel doit se rapporter à une population étrangère au monde des dolmens et des palaffites, à un groupe humain exotique, arrivé au stade néo-énéolithique. M. l'Abbé Breuil n'émet à ce sujet que des conclusions provisoires, que de nouvelles trouvailles peuvent confirmer ou modifier. Il ne trouve aucunement légitime de rattacher cet ensemble à une source magdalénienne occidentale.

Ce sont là des points que conteste M. Morlet, dans son interprétation des découvertes de Glozel. Ce sont là aussi les thèmes sur lesquels se feront les discussions de l'avenir. Ce sera là la vraie besogne utile, véritablement scientifique, la seule digne des savants qui prennent part au débat de Glozel.

Mais quelles que soient les conclusions auxquelles on arrive, il est impossible, à moins de trouvailles nou-

velles, de rajeunir le site de Glozel jusqu'à l'âge du métal. Il est bien néolithique d'essence. Et, dans ces conditions, les trouvailles gardent leur puissant intérêt. Série compacte de plaques d'écriture pendant le néolithique, alphabet idéographique d'où dérivent les alphabets des vieilles civilisations périméditerranéennes, trouvaille, au cœur de la France, de vases rappelant les séries de la Troade, une seule de ces découvertes suffirait à conférer au site où elle a été faite une renommée mondiale. Leur réunion est un ensemble encore mystérieux, qui fait de Glozel un des points sonores du monde.

Le débat sur l'authenticité de Glozel battait son plein quand s'est produit un coup de théâtre. M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction Publique, a pris la décision d'ouvrir une instance en classement comme monument historique pour le gisement de Glozel et les objets exhumés. Cette mesure entraîne, pour M. le D<sup>r</sup> Morlet, l'interdiction de pratiquer des fouilles dans le gisement de Glozel, sinon sous la surveillance d'un délégué de l'Administration.

La façon dont cette mesure est prise est éminemment froissante pour M. le D<sup>r</sup> Morlet qui a travaillé pendant plus de deux ans à faire connaître le site, après l'avoir sauvé d'une destruction certaine en en reconnaissant, le premier, l'éminente valeur, qui l'a étudié avec un soin auquel les savants impartiaux ont rendu hommage. M. Morlet applaudirait de tout cœur au classement de Glozel, à la condition qu'on lui conservât la direction scientifique des fouilles, à laquelle il a droit, en toute équité. Point n'était besoin non plus d'interdire dans l'arrêt l'exportation des objets trouvés à Glozel, puisque M. le D<sup>r</sup> Morlet avait, depuis longtemps, pris l'engagement de donner ces objets aux Musées français et avait fait prendre aux Fradin celui de ne vendre les collections du Musée qu'au gouvernement de la France. M. le D<sup>r</sup>

Morlet qui, quoique doué d'une souriante philosophie, n'est pas de tempérament à se laisser manœuvrer, a écrit à M. Herriot une lettre ouverte dans laquelle il proteste contre la mesure prise, et qui commence par cette phrase qui, si elle est conforme aux faits, éclaire singulièrement les dessous de cette affaire : « M. le Ministre, votre bonne foi a été surprise. Sans détour, je vous dirai qu'elle l'a été par le Docteur Capitan, Vice-Président de la Commission des Monuments Historiques, ou ses amis ».

Je ne veux pas entrer dans l'exposé de cette crise. L'affaire entre dans une nouvelle phase. Elle y entre mal, mais enfin elle y entre. Attendons avec confiance les résultats du contrôle gouvernemental.

J'aurais pu attendre, de mon côté, pour écrire cet article, que ces résultats fussent proclamés, mais j'estime que ce n'est point après la bataille qu'il faut entrer en lice. Comme tous ceux qui ont vu de leurs yeux le gisement de Glozel et n'ont pas été aveuglés par leurs préventions, ma conviction est faite, et j'ai cru de mon devoir de dire tout de suite ce que je crois fermement être la vérité.

Quand la poussière de l'arène sera retombée, Monsieur le Docteur Morlet sortira grandi de cette dure bataille. Ceux qui en auront été les témoins auront pu mesurer son abnégation, sa puissance de travail, sa fière indépendance et l'énergie qu'il a mise à repousser les furieuses attaques de l'envie et de la haine, ces tristes oiseaux funèbres qu'ont attirés ses tombes béantes et son champ des morts éventré. Il est jeune encore, il vient d'apprendre, à ses dépens, que c'est un rude métier que d'apporter au monde une vérité nouvelle. C'est une école qui compte dans la vie d'un homme. A ce moment critique de la lutte, au moment où je sens que le dénouement est proche et que la vérité sera bientôt reconnue, je serais tenté de lui adresser l'exhortation biblique : « *Bono animo esto, Tobia ; in proximo est ut a Deo cureris* »,

si je ne savais qu'il n'a que faire des conseils de constance. Celle-ci, il la prend en lui-même et dans la conviction de son bon droit. Je me bornerai à l'engager à méditer, pour son repos et sa consolation philosophique, le vieil adage latin, qui est, je crois, de Sénèque : « *Marcet sine adversario virtus* ». Je traduis (et cette fois, la traduction est incontestable) : « *Sans adversaires, le courage languit* ».

15 octobre 1927.

# Le Flambeau

REVUE BELGE DES QUESTIONS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Fondée au mois d'avril 1918.

la Revue parut clandestinement sous l'occupation allemande; elle publie tous les mois une livraison d'au moins 100 pages in-8°.

**Directeurs** : HENRI GRÉGOIRE - OSCAR GROJEAN -  
GUSTAVE CHARLIER - PAUL DECOSTER.

**Administrateur** : René VAN SULPER, 213, rue de la Poste,  
Bruxelles. (Téléph. 556.72.)

ABONNEMENT } 50 francs pour la Belgique ;

ANNUEL } 75 francs pour l'étranger.

Le N° 5.00 francs.

**Toutes les correspondances et les abonnements  
doivent être adressées à l'Administrateur René  
VAN SULPER, 213, rue de la Poste, BRUXELLES.  
Tél. 556.72.**

Pour nous éviter et vous éviter des frais de recouvrement  
par la poste, prière de faire les paiements **compte chèque  
postal 18122 (VAN SULPER).**

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le FLAMBEAU compte parmi ses collaborateurs : MM. Vénizélos, le  
général Malleterre †, Emile Boutroux †, Jean Richepin, Joseph Reinach †,  
Szymon Askenazy, Charles Beckenhaupt, Vladimir Bourtzev, Romain  
Coolus, Aimé Declercq, Ernest Denis †, Charles Diehl, Anna Bowman  
Dodd, Jean Dornis, H. Jelinek, Frans Ansel, Maurice Ansiaux, Eugène  
Baic, Claude Bernière, Baron Beyens, Henri Bourgeois, Maurice Bourquin,  
Henri Bragard, Thomas Braun, C<sup>te</sup> Renaud de Briey, Jean Capart,  
Félicien Cattier, Lucien Christophe, Ernest Closson, Albert Counson, Max  
Deauville, Théophile De Donder, Léon Delacroix, Marie Delcourt, Paul  
Demasy, D<sup>r</sup> Jean De Moor, D<sup>r</sup> A. Depage †, Paul de Reul, Jules Destrée,  
Albert Devèze, Marguerite Devigne, Louis Dumont-Wilden, Richard  
Dupierroux, Paul Errera †, Jules Feller, Pierre Forthomme, Louis Franck,  
George Garnir, Iwan Gilkin †, Paul Gille, Valère Gille, Albert Giraud,  
Edmond Glesener, Paul Graindor, Pierre Graux, Paul Heger †, N. Iorga,  
Madeleine Henrard, D<sup>r</sup> F. Henrijean, Paul Hymanis, Henri Jaspar, Hubert  
Krains, Richard Kreglinger, Léon Leclère, Albert Le Jeune, Général  
Leman †, Grégoire Le Roy, Henry Lesbroussart, Georges Marlow, D<sup>r</sup> P.  
Noll, Pierre Nothomb, Henri Pirenne, Adolphe Prins †, Georges Rency,  
Jules Renkin, Pierre Roussel, René Sand, Fernand Séverin, Ernest Solvay †,  
Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien Thomas, Emile Van Arenberg,  
Emile Vandervelde, Frans van Kalken, Gustave Vanzype, Ernest Verlant †,  
Robert Vivier.

# Editions du "Flambeau"

*Le Flambeau* publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

SIMON ASKENAZY : *Napoléon et la Pologne*. Traduit du polonais par Henri Grégoire. Un vol. in-8°, 35 francs.

*Le Byron Day à Bruxelles*. Une brochure in-8°, 5 planches hors texte, 5 francs.

CHARLES LECOQ : *Reliquiae*. Préface d'Alfred Duchesne. Un vol. in-16, 6 francs.

GEORGES BARNICH : *Le Bilan de la Ruhr et les Réparations*. Un vol. in-8°, 2 pl., fr. 3.50.

PÉTRONE : *Le Dîner chez Trimalchion*. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand. Un vol. in-16, 7 fr. 50.

P.-E. DUMONT : *Histoire de Nala, conte indien*. Episode du Mahâbhârata. Traduction nouvelle. Un vol. in-16, 8 fr.

ABEL LEFRANC, professeur au Collège de France : *Le secret de William Stanley, VI<sup>e</sup> comte de Derby*. Etude sur la question shakespearienne. Un vol. in-8°, 7 fr. 50.

E. VERLANT : *Héraklès libérateur*. Un vol. in-16, 5 fr.

M. DEAUVILLE : *La Boue des Flandres*. Un vol. in-16, 6 fr.

A.-P. TCHEKHOV : *La Cerisaie*. Première version française par C. Mostkova et A. Lamblot. Illustrations par A. Lamblot. Un vol. in-16, 7 fr. 50.

LÉON LECLÈRE, pro-recteur de l'Université de Bruxelles : *La Question d'Occident*. Un vol. in-8°, 20 fr.

COMTE R. DE BRIEY : *L'Allemagne et l'avenir de l'Europe*, d'après les lettres inédites d'un diplomate belge en 1848. Préfaces de Jacques Bainville et sir Thomas Barclay. Deux portraits hors texte. Un vol. in-16, fr. 5.

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché*, drame antique. Un vol. in-16, 7 fr. 50.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 5 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, 5 fr.

LE TIMES. *Numéro spécial consacré à la Belgique*. — Préface de S. M. le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 12 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewic*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. in-8°, XIX-273 pages, 10 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome I<sup>er</sup> (1918) du « Flambeau ». Préface de Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol. in-8°, 360 pages, 10 francs.

Les éditions du « Flambeau » sont en vente à la Librairie Lamertin 58-62, rue Coudenberg, à Bruxelles.